



Le théâtre muet :

un voyage de la Grèce antique à l'Algérie contemporaine

Festival National
du Théâtre Professionnel

ديسمبر 2024
30/20
بالمسرح الوطني محي الدين بشطارزي

www.fntp-dz.com f x i y



La deuxième conférence organisée dans le cadre du programme littéraire de la 17^e édition du festival national du théâtre professionnel a été l'occasion pour le professeur Habib Boukhelifa et le metteur en scène Mohamed Charchal de mettre en lumière l'art du mime, ou théâtre muet. Ce moment a permis d'explorer l'émergence et l'évolution de cette forme d'expression à travers les âges, tout en réfléchissant à son développement dans le théâtre algérien à travers diverses expériences innovantes.



Le théâtre muet :

un voyage de la Grèce antique à l'Algérie contemporaine



Habib Boukhelifa, enseignant à l'Institut Supérieur des Métiers des Arts du Spectacle et de l'Audiovisuel (ISMAS), a retracé les grandes étapes de l'histoire du mime. Selon lui, l'expression corporelle a précédé la parole dans l'histoire humaine. Les premières traces documentées du mime remontent à la Grèce antique, où cette pratique était associée à la comédie. Les mimes grecs utilisaient le visage, le corps et les gestes pour exprimer des émotions et raconter des histoires, souvent avec un caractère satirique ou improvisé.

« À Rome, où le pouvoir était autoritaire, le mime est devenu une forme de spectacle populaire. Les

esclaves et affranchis mimaient des scènes de la vie quotidienne, des mythes et des satires politiques, » a expliqué Boukhelifa. Toutefois, avec l'avènement du christianisme, le mime a été marginalisé, considéré comme une forme profane et immorale. Pourtant, des traces subsistent dans les mystères et fêtes médiévaux.

À la Renaissance, le mime retrouve sa vitalité à travers des formes comme le masque et la Commedia dell'Arte, avec ses personnages typiques tels qu'Arlequin ou Colombine, qui ont popularisé l'expression corporelle. Aujourd'hui, le mime s'enrichit de multiples influences, qu'il

soit classique, contemporain, ou mêlé à d'autres formes artistiques comme la musique et la danse.

« Depuis ses origines dans la Grèce antique, le mime a traversé les siècles en s'adaptant à chaque époque, et demeure un art universel et en constante évolution, » conclut Boukhelifa.

Mohamed Charchal : redonner au théâtre son universalité

Le dramaturge Mohamed Charchal, connu pour ses œuvres dans le muet Mabkat Hadra et GPS, s'est engagé dans le théâtre muet pour répondre aux défis contemporains du théâtre algérien. Il prépare actuellement un nouveau spectacle intitulé Méta Show, une œuvre qui incarne son ambition de faire du théâtre algérien une forme universelle, accessible à tous au-delà des frontières linguistiques.

Charchal explique que son choix de se tourner vers le mime provient d'une critique acerbe des textes contemporains. « Depuis les années 1990, les textes théâtraux se sont appauvris, devenant verbeux et dépourvus de la notion de plaisir. Certains auteurs se réfugient dans un postmo-

dernisme abstrait qui perd aussi bien les spectateurs que les professionnels, » déplore-t-il. Cette situation l'a poussé à abandonner les dialogues pour explorer l'expression corporelle.

« La parole est une frontière. Supprimer les mots, c'est abolir les frontières, et permettre au théâtre d'être compris et apprécié partout, » affirme Charchal. Il réfute toute accusation de vouloir effacer l'importance des auteurs : « Je ne rejette pas les grands textes comme ceux de Tchekhov, Kaki ou Alloula, qui sont éternels. Je me suis simplement passé des mauvais textes pour explorer un autre langage. »

Pour Charchal, le théâtre muet offre une chance unique au théâtre algérien de briller à l'international, grâce à la puissance universelle du corps comme vecteur d'émotion et d'histoires. Cette conférence a permis de

montrer comment le mime, art ancien et intemporel, peut devenir une réponse contemporaine aux défis du théâtre, tout en continuant d'évoluer pour toucher les cœurs et transcender les cultures.





« Tariq Essaridj » du théâtre régional de Béjaïa

Une Révolution forgée dans la solidarité et l'unité



La pièce « Tariq Essaridj » (le chemin de la source), produite par le Théâtre régional Abdelmalek-Bouguermouh de Béjaïa (TRB), rend un vibrant hommage à l'esprit de la Révolution algérienne. Écrite par Ali Tamert et mise en scène par Abdelghani Chentouf, cette œuvre présentée le lundi 23 décembre 2024 dans le cadre de la compétition officielle du 17 Festival national du théâtre professionnel (Fntp), met en lumière la dimension collective de la lutte pour l'indépendance, où chaque membre de la société, des étudiants aux enfants, contribue à l'effort révolutionnaire.

Rachid, le personnage central, voit son existence chamboulée par l'assassinat de sa fiancée par les colons français. Ce drame le

propulse dans la lutte armée, motivé par un besoin de justice. Sa détermination le conduit à entreprendre une mission périlleuse : éliminer un haut responsable colonial, incarnation des injustices subies par le peuple algérien. Cependant, son engagement évolue lorsqu'il prend conscience, à travers les échanges avec ses compagnons d'armes, que la Révolution dépasse les motivations subjectives.

La pièce souligne une transition essentielle : de la quête personnelle à l'engagement dans une lutte collective. Une scène marquante incarne cette idée, où un jeune cireur de chaussures offre un revolver à Rachid, révélant que chaque individu, aussi modeste soit-il, joue un rôle dans le combat commun.

La scénographie, pensée par Faouzi Benhimi, joue sur une dualité visuelle forte en divisant la scène en deux niveaux : un espace inférieur incarnant la vie des colons et un espace supérieur représentant les montagnes, bastion des moudjahidine. Cette configuration reflète le conflit entre oppression et résistance, tout en soulignant l'importance des contrastes entre domination et liberté. Le décor minimaliste, dominé par un bloc central, met en avant la verticalité pour symboliser l'ascension et la lutte des personnages.

Les éclairages, placés d'une manière étudiée, créent des lignes horizontales qui structurent les mouvements des acteurs et facilitent les transitions entre scènes et temporalités. Ce jeu subtil de lumière et d'ombre enrichit l'ambiance dramatique et offre une fluidité visuelle, tout en renforçant l'immersion du spectateur dans les moments clés de l'intrigue.

« Tariq Essaridj » ne se limite pas à une commémoration historique ; elle explore les dimensions humaines et sociales de la Révolution. En mettant en avant des figures ordinaires devenues actrices du changement, la pièce rappelle que la liberté est le fruit d'un effort collectif. Elle interroge également les notions de sacrifice et de solidarité, résonnant ainsi avec des enjeux universels.

Ali Tamert, Auteur du texte:

« La Révolution n'était pas celle d'un roi qui a perdu son royaume, mais celle d'un peuple uni »

Le personnage principal évolue au fil de la pièce. Comment cette transformation reflète-t-elle les valeurs de la Révolution algérienne ?

Au départ, le personnage principal est motivé par un désir de vengeance personnelle après la perte tragique de sa fiancée. Mais au fur et à mesure de son parcours, il prend conscience de l'ampleur de la lutte et de son appartenance à une cause collective. Cette évolution symbolise le passage d'une révolte individuelle à un engagement pour la liberté et l'indépendance de tout un peuple. La Révolution n'est plus simplement une quête de justice pour lui, mais un combat pour la dignité et la liberté de la nation algérienne.

Dans la pièce, le personnage principal passe d'un désir de vengeance à un engagement révolutionnaire plus large. Qu'est-ce que vous souhaitiez transmettre à travers cette évolution de son personnage ?

Notre Révolution a été une lutte populaire, qui a rassemblé aussi bien les femmes que les hommes. La femme algérienne, tout comme l'homme, a pris part à cette dernière. Le petit enfant, lui aussi, a joué son rôle, tout comme les étudiants. La Révolution n'était pas celle d'un roi qui a perdu son royaume, mais celle d'un peuple uni, ce qui a fait de l'Algérie un véritable



table phare pour les révolutionnaires.

La pièce intègre des éléments de comédie dans un contexte dramatique. Pourquoi avoir fait ce choix ?

En tant qu'auteur et dramaturge, je crois que dans chaque tragédie, il y a un besoin de respiration, un espace où la tension peut être relâchée. De même, dans la comédie, la tragédie peut se dissimuler sous des apparences légères. J'ai voulu offrir une image complète de la vie des révolutionnaires, qui étaient des êtres humains avant tout. Ils avaient leurs moments de légèreté et de joie, mais dès que la situation l'exigeait, ils devenaient des combattants déterminés. Ce mélange de comédie et de tragédie permet de montrer l'humanité des personnages, leur équilibre entre la vie quotidienne et l'engagement dans la lutte.



La pièce « Ras El Mahna » du Théâtre régional d'El Eulma

Résister par l'art



La grande salle de spectacles Mustapha-Kateb du Théâtre national algérien Mahieddine-Bachtarzi (TNA) a accueilli, lundi 23 décembre à 20h, la représentation de la pièce « Ras el Mahna », dans le cadre de la compétition du 17e Festival national du théâtre professionnel d'Alger (FNTF), qui se tient jusqu'au 30 décembre.

Produite par le Théâtre régional d'El Eulma (TRE), écrite et mise en scène par Mohamed Tayeb Dehimi, « Ras el Mahna » raconte l'histoire d'Adel, un peintre passionné plongé dans un dilemme moral et artistique. Un jour, il reçoit la visite de Lazrag, un expert en art influent en même que haut responsable, qui lui demande de réaliser un portrait de lui-même, une peinture censée retracer ses

exploits factices et sa grandeur. Mais c'est sans compter l'apparition de Mounira, la fiancée d'Adel, qui se présente avec un groupe d'agriculteurs lui demandant de sculpter un martyr, figure emblématique de la lutte pour la liberté.

Pris dans un tourbillon de pressions contradictoires, Adel doit faire face à des choix existentiels. D'un côté, Lazrag, qui tente de manipuler l'art à ses fins personnelles, et de l'autre, un engagement moral et artistique qui le pousse à défendre l'intégrité de son art et la vérité historique. Entre conformisme et résistance, le personnage se trouve dans un conflit intérieur intense : renoncer à ses idéaux ou céder à la manipulation pour préserver sa carrière. Ce dilemme, qui traverse toute la pièce, pousse le

spectateur à se questionner sur la place de l'artiste dans une société où les valeurs fondamentales sont souvent dévoyées.

A travers cette œuvre, Mohamed Tayeb Dehimi cherche à éveiller les consciences sur les dangers qui guettent les artistes dans un monde où l'intégrité est parfois sacrifiée au profit de la manipulation et du profit. C'est comme un cri d'alarme et un hommage à ceux et celles qui, malgré les difficultés, défendent l'art pur et l'intégrité, quels que soient les obstacles. Ce drame poignant interroge le rôle de l'artiste dans le monde moderne et la capacité de chacun à résister. La pièce invite également à une réflexion sur l'avenir de l'art et son rôle dans la société, ainsi que sur la lutte des artistes pour se préserver eux-mêmes et leur art.

La mise en scène sobre et efficace a su jouer sur la simplicité des décors et des accessoires pour renforcer l'intensité dramatique de l'histoire. Quelques éléments de décors, un travail sur les ombres chinoises et un jeu de lumière subtil permettent de passer d'un espace à un autre, marquant les frontières entre l'intimité des personnages et les grandes questions qu'ils soulèvent. La scénographie a été signée par Ramzi Badji, tandis que la pièce a été interprétée par les comédiens Bensehila Mohamed Amine, Dehimi Nedjma, Bousefsaf Lotfi, Amrane Rabah, Kameila Wissam Chahrazad, et Kacimi Mohamed Rassem. En somme, la pièce « Ras el Mahna » est une invitation à réfléchir sur l'art, la liberté, l'engagement et la vérité.



Mohamed Tayeb Dehimi, metteur en scène

« La liberté de création guide mon travail »

■ Qu'est ce qui vous a motivé à l'écriture de ce texte, dont vous avez également assuré la mise en scène ?

Mon souhait était de m'éloigner des normes et des attentes traditionnelles, tout ce qui est conventionnel en fait. Je me considère comme un rebelle face à l'écriture prévisible, dont le public sait d'avance comment l'histoire va se terminer. Les événements de cette pièce sont inspirés d'un fait réel survenu dans la wilaya de Constantine, où une statue a été volée dans une section du FLN et dont certaines parties ont été retrouvées abandonnées dans une écurie des mois plus tard.

■ Pourquoi avoir choisi de traiter du thème des arts plastiques, en particulier ?

Le point de départ aurait pu être n'importe quel autre domaine, comme celui d'un romancier, d'un poète ou même d'un journaliste. Mais pour moi,



l'essentiel est de partir d'une histoire réelle, tout en abordant des questions liées à la liberté et à l'expression des opinions divergentes.

■ Est-ce un hommage à la liberté de création ?

Effectivement, c'est le message central de toutes mes créations théâtrales : la liberté de création est la valeur fondamentale qui guide mon travail.